

population épuisée, comme sur une proie facile. Les enfants dont la vie se trouvait altérée dans sa source, tombèrent en très-grand nombre victimes du fléau. Au milieu de cette profonde affliction, on vit se renouveler les scènes les plus attendrissantes, et des actes d'héroïsme et de résignation chrétienne, dignes des plus beaux siècles de l'Eglise. La Foi et la piété des Hurons grandissaient sur ce théâtre de douleur, en proportion de leurs épreuves et des pertes qu'ils faisaient, et au moment de voir périr leurs familles, leur patrie et leur nationalité, toutes leurs pensées et toutes leurs espérances se tournèrent vers la religion. La chapelle qui servait au service divin était trop petite, pour contenir la foule des priants. Dix et douze fois le matin, et autant de fois dans la soirée, elle se remplissait, et se vidait pour laisser à tous le bonheur d'assister aux St. Mystères, ou d'entendre parler de Dieu.

Pendant l'hiver, les nouvelles les plus affligeantes vinrent augmenter encore dans leurs cœurs la crainte et la consternation. Deux Hurons chrétiens étaient parvenus à s'échapper d'une bande de 300 Iroquois. Ils accoururent à l'île St. Joseph pour annoncer à leurs infortunés compatriotes les succès croissants et de plus en plus sinistres de leurs ennemis. Les Iroquois n'étaient irrésolus que sur le choix de leurs victimes. Ils balançaient entre deux partis également désastreux, celui de se jeter sur la nation du Petun pour la détruire ou celui de pénétrer dans l'île St. Joseph, et de renverser cette dernière retraite des Hurons.

Ce projet, connu bientôt dans l'île, jeta l'effroi dans tous les cœurs. Les Sauvages quittèrent leurs cabanes et se retirèrent dans le Fort bâti par les Missionnaires : mais on apprit peu de jours après quelle détermination avait prise l'ennemi. Il s'était jeté sur la nation du Petun (3), voisine et alliée des Hurons, chez laquelle un grand nombre d'entre eux, avaient trouvé une retraite qui leur paraissait hors de tout danger. Les Iroquois y portèrent la désolation et la mort. Le village de St. Jean, que ces peuples appelaient *Etharita*, fut surpris par l'ennemi, au moment où les guerriers pleins de confiance dans leur nombre et leur valeur, marchaient par une autre route pour aller le chercher. Il n'y trouva que des femmes des vieillards, et des enfants, dont les bras impuissants ne purent faire aucune résistance ; tout fut mis à feu et à sang. Le P. Charles Garnier, leur Missionnaire, au bruit de cette attaque imprévue, accourut sur la scène. Les vociférations des barbares, et les cris des victimes, lui révélèrent bientôt la plus horrible des catastrophes. Plus occupé de son troupeau que de lui-même, il se porta partout où il espérait trouver des mourants à fortifier, des pécheurs à absoudre, ou des catéchumènes à régénérer. Il trouva la mort dans cet exercice de charité et de zèle. C'était celle qu'il désirait depuis longtemps. Frappé mortellement par un Iroquois, qui courut aussitôt chercher de nouvelles victimes, ce bon Pasteur ranima ses forces défaillantes

(3) Cette nation demeurait dans les montagnes au sud-ouest à 12 lieues des Hurons, et formait 9 villages. Le grand usage et le grand commerce qu'elle faisait du tabac, nommé alors Petun par les Européens, lui mérita cette dénomination. Son nom sauvage était *Tionnonlatronon*.

pour satisfaire encore une fois avant de mourir, le besoin de son cœur. Il se relève avec peine sur les genoux, joint les mains, et jette les yeux vers le ciel, pour renouveler son sacrifice, puis regardant autour de lui, il voit à 10 ou 12 pas un Huron expirant. Il fait un effort, et se traîne plutôt qu'il ne marche vers son néophyte. Deux fois ses forces trahirent son courage, et deux fois il se releva pour tenter encore de soulager son frère, ou du moins pour mourir près de lui, et comme en lui montrant le chemin du ciel. Le lendemain on rencontra son cadavre à côté de celui du Huron. Deux coups de hache sur les tempes avaient découvert sa cervelle, et achevé son sacrifice (4)

Les guerriers de ce village, après une course inutile, rencontrèrent les traces de leur ennemi à son retour, et se doutèrent alors du malheur qui était arrivé ; bientôt ils l'aperçurent de leurs propres yeux. A la vue des ruines de l'incendie encore fumantes, devant les cadavres de leurs parents, de leurs femmes et de leurs enfants, ils restèrent une demi-journée dans un profond silence, assis à terre, sans lever les yeux, ni pousser un soupir. C'est le grand deuil des Sauvages et surtout des guerriers. Ils laissent, disent-ils, les larmes, les gémissements et les cris aux femmes et aux enfants. Le lendemain (5) de ce triste événement, le P. Noël Charbanel fut tué par un apostat.

Le retour du printemps fit renaitre dans le cœur des Hurons de l'île St. Joseph, l'espérance de porter remède à leur cruelle situation ; mais ils n'étaient pas encore au terme de leurs épreuves, et ils avaient à boire jusqu'à la lie le calice de l'humiliation et de la douleur. Une troupe nombreuse d'entre eux voulut gagner le continent voisin pour chercher un peu de nourriture. Elle s'aventura sur la glace du Lac, très-peu sûre à cette époque. Au milieu du trajet ce pont fragile se rompit sous leurs pas, et presque tous disparurent dans l'abîme. D'autres s'étaient dispersés dans les forêts et sur les rivières, et se livraient à la chasse et à la pêche. Ils s'étaient divisés par petites bandes, afin de ne pas s'exposer tous ensemble à devenir victimes d'un ennemi, dont ils ne pouvaient plus essayer d'arrêter les projets ambitieux et sanguinaires. Cette division fut elle-même la cause de leur perte.

Une armée iroquoise, venue de plus de 200 lieues, au milieu des neiges et des glaces, avait enveloppé tout le pays comme un vaste réseau, et elle s'était partagée avec tant de bonheur, qu'en moins de 2 jours, elle rencontra tous les Hurons séparés les uns des autres de 7 à 8 lieues, et en fit un terrible massacre. Il n'en s'en échappa qu'un seul pour porter à la colonie désolée, la nouvelle de ce nouveau malheur. Ceux qui survivaient à tant de catastrophes, se voyaient sous le poids d'une mort inévitable. D'un côté ils étaient menacés par la famine et la peste, de l'autre ils trouvaient partout la guerre avec les horreurs de la captivité et du supplice.

[A continuer.]

(4) Le 7 décembre 1649. Mss. Contemp.
(5) Le 8 décembre 1649. Mss. Contemporain.
La liste des prêtres met à tort la mort du P. Charbanel au mois de mai.

Citations des Journaux français

Des correspondances de Londres nous annoncent que la mort de lord George Bentinck a introduit, dans les partis politiques, un élément nouveau de combinaisons prochaines. Un rapprochement paraît s'ensuivre entre les fractions de l'opinion tory représentées par sir Robert Peel et lord Stanley.

— On a reçu, à Londres, des nouvelles du célèbre navigateur sir James Rosso, parti pour les régions arctiques à la recherche du capitaine Franklin, dont l'expédition polaire cause les plus vives inquiétudes. Ces nouvelles sont du 12 juin, et datées du détroit de Davis, par le 73^e de latitude. Une énorme barrière de glace empêchait les navires d'avancer plus loin vers le Nord, et aucun renseignement n'avait été encore recueilli sur l'objet principal du voyage.

— Divers cas de choléra s'étant manifestés à bord des bâtimens marchands de Hambourg et d'autres ports du Nord faisant voile pour l'Angleterre, l'ordre a été donné à tous les directeurs des douanes de soumettre à la quarantaine toutes les provenances de ces bâtimens.

— Un tremblement de terre s'est fait sentir à Madrid dans l'après-midi du 3 octobre. Cinq oscillations eurent lieu coup-sur-coup.

— La province de Ciudad-Réal (Espagne) vient d'être mise en état de siège.

— On écrit de Lisbonne que, dans la matinée du 30, le gouvernement a donné l'ordre d'arrêter plusieurs chefs supérieurs miguélistes et libéraux. On dit que les chefs septembristes ont fait des propositions à don Miguel, et que ses offres ont été acceptées. Les correspondances auraient été saisies, ce qui aurait motivé les arrestations.

— Le pouvoir central de Francfort, a, dit-on, ordonné la formation d'un corps de 60,000 hommes pour mettre un terme aux menées républicaines ; 12,000 hommes seront à Fribourg-en-Brigaw, 12,000 à Manheim, 12,000 à Memmingen, 12,000 en Saxe, avec le quartier général, à Altenbourg, et 12,000 à Francfort.

L'envoyé du pouvoir central de Francfort en Suisse, M. Raveaux vient d'adresser au Directoire fédéral une note, dans laquelle il récapitule tous les griefs de l'empire contre l'assistance donnée par quelques cantons aux républicains allemands, et menacé, en cas de non-satisfaction, de prendre toutes les mesures nécessaires dont l'application trouvera justification par la violation indiquée des devoirs internationaux, et commandée par l'honneur de l'Allemagne.